

Chapitre 6

Guerre civile dans l'île ?

Je ne suis pas seul à avoir entendu le bruit. Le maréchal des logis fait arrêter sa troupe et mettre pied à terre. On voit que ces gens sont rôdés à la manœuvre. Deux soldats tiennent les chevaux et les mules tandis que les autres se déploient en deux groupes commandés chacun par un brigadier. Ils avancent sans autre bruit que le froissement de l'herbe haute sous leurs pas. Soudain, un coup de feu claque immédiatement suivi par un grondement sonore d'air froissé tout près de mon oreille gauche.

Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. La balle m'a manqué de peu. Plusieurs coups de feu tonnent en retour et les cris commencent en même temps que la chasse à l'homme. Brunet me regarde et je lui fais un signe de tête rassurant. Il fait claquer légèrement les rênes sur la croupe des chevaux pour faire repartir la voiture. La deuxième voiture est restée à l'arrêt et nous entendons derrière nous un brouhaha de mauvais augure. Je me retourne pour apercevoir plusieurs hommes en habits de paysans qui cherchent à monter à l'assaut des voyageurs de l'autre équipage avec des coupe-coupe. J'ai entendu dire qu'ils sont très habiles à manier cet outil qui ne sert hélas pas seulement à couper les cannes à sucre, les bananiers ou même le bois pour le feu. Alors je décide de réagir. Me voyant sortir mon arme, Brunet arrête à nouveau la voiture. Ainsi, en me retournant sur la banquette je puis viser avec précision en tenant mon arme à deux mains. Un premier assaillant tombe en arrière à plat dos sur la terre battue de la chaussée. Hésitation chez les autres. Il en reste trois qui cherchent à savoir qui a tiré. J'ai l'impression que c'est par erreur qu'ils ont attaqué l'autre voiture puisque je les vois maintenant venir vers nous à pas comptés. Soudain, ils se mettent à courir ensemble. Ils n'ont que quelques pas à couvrir. Ma deuxième balle en arrête un autre. Une énorme détonation retentit derrière moi et je vois le visage du plus rapproché se dissoudre dans une bouillie sanglante. Emporté par la masse de plomb, l'homme tombe en arrière cambré sous l'impact et sa tête résonne – à défaut de raisonner – en frappant la route. Instinctivement, je lâche une troisième balle presque sans viser et à bout portant en pleine poitrine du dernier. Sous la force de l'impact, ce néfaste tombe au sol sans avoir eu le temps d'abattre sur moi son bras armé d'un coupe-coupe à la lame fort épaisse.

Les militaires reviennent vers les voitures. Ils ont entendu les échos de notre combat. De leur côté, il me semble qu'ils n'ont pas beaucoup tiré et je comprends pourquoi. Ils ont surtout fait usage des sabres et des baïonnettes. Ils reviennent vers la route en traînant des corps. Le maréchal des logis tient par les cheveux un individu aux mains entravées dans le dos par un cabriolet de police. Je suis surpris de voir que ce quidam est blanc alors que ses complices étaient tous mulâtres ou noirs.

À part un qui était blessé et est mort une fois transporté sur la route, ce blanc est le seul survivant de l'échauffourée. L'un des militaires est légèrement blessé à l'avant-bras. Un coup de coupe-coupe qui a été amorti par la manchette de cuir de la veste d'uniforme. L'un des deux brigadiers le panse ; avec une certaine habileté, il faut le dire. Vu les plaies que portent les cadavres, je conclus que les soldats ont effectivement utilisé leurs armes blanches.

Le fusil qui a manqué me tuer est un fusil de traite à batterie à silex. Son canon est lisse mais d'assez fort calibre. L'homme qui le porte me montre un tampon d'herbe sèche bien tassée.

- C'est la bourre qui a poussé la balle que vous destinait le tireur. Je l'ai retrouvée entre lui et la route. Elle fumait entre les herbes vertes. Regardez : la poudre est assez grossière et elle n'a pas complètement brûlé. Ces grains-là, c'est du salpêtre mal mélangé.

- On fabrique donc de la poudre en Guadeloupe ? » Je suis fort surpris de cette information.

- Oui, on peut trouver le nécessaire puisqu'on trouve du salpêtre en Grande Terre et dans quelques grottes de la Basse Terre. Quant au soufre, il y en a plein les solfatares de la Soufrière. Mais il n'y a pas de poudrerie implantée sur l'île.

- Et connaît-on le prisonnier ? » C'est Brunet qui répond :

- Moi je le connais. C'est un blanc « Matignon » de Capesterre. On le trouve souvent engagé dans des actions malfaisantes. Il sert en général d'agitateur ou d'homme de main. Mais c'est bien la première fois qu'on le prend une arme à la main. Ce qui ne signifie pas qu'il n'en manipule jamais, mais nous n'avons pas de preuve. »

Le « Matignon » nous regarde d'un œil torve. J'ai pourtant la sensation que s'il fixe assez volontiers Brunet il ne me regarde que furtivement, en passant.

- Et pourquoi appelle-t-on ces blancs des « blancs Matignon » ?

- Je ne saurais vous répondre avec certitude. On parlait surtout de « ti-blancs » mais on commence à faire la différence avec un groupe de « ti-blancs » qui vivent dans la région du Moule où une famille assez nombreuse porte le nom de Matignon. Ils sont en train de générer une sorte de doctrine qui les conduit à n'épouser que des blancs pour rester blancs ; et même ils commencent à ne se marier qu'au sein de leur petit groupe. Comme ils sont en général assez pauvres et n'ont que leur lopin de terre avec la case qui est dessus, ils ne voyagent que peu dans l'île. Pourtant, nécessité faisant loi, on en voit qui quittent les Grands Fonds du Moule pour aller en ville et on trouve des « ti-blancs » qui partagent leur façon de penser et de vivre et surtout leur obsession d'éviter tout « risque » de mélange avec du sang « coloré ». Comme leurs revenus sont faibles, il leur arrive d'accepter des tâches que personne ne veut remplir. Mais pour des raisons de fierté, ils n'acceptent de contrats que loin de chez eux, en général en ville à Saint-François, à Pointe à Pître ou, en Basse Terre, à Capesterre, Basse-Terre ou Baillif.

Celui-là va sans doute nous expliquer pour quelle turpitude on l'a engagé.

- *Mouin pé ké di ou ayen, maco ! Ou pé kié mouin, moïn pé ké paalé assi ayen !* » Le Matignon a une voix de tête mais le ton rageur.

- *Ou pé jihé moun ! Ba an di ou ça : là Marny ka aille fou en tchou à ou, ou ka aille dit tou ça nou vlé, et plis minme.* » C'est Brunet qui a répondu d'une voix ferme mais calme.

- Vous avez mis longtemps à apprendre le créole ?

- En deux mois je comprenais tout et je parlais assez couramment. Ensuite je me suis mis à le parler naturellement comme une seconde langue maternelle.

- Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

- Il m'a traité de « fayot » et m'a assuré qu'il ne dirait rien sur rien. Je lui ai répondu que quand il serait entre les mains de Marny, il nous dirait tout ce que nous voulons et même davantage.

- Vous allez le passer à la question ? Nous ne sommes plus au Moyen Âge, tout de même !

- Rassurez-vous, nous avons des méthodes plus efficaces. Pendant que nous le garderons à vue, nous lancerons une enquête préliminaire sur des pistes déjà prédéblayées. Ce qui n'empêchera pas mon adjoint Marny de le secouer un peu.

En attendant, il va falloir transporter tout ce monde et cela va nous retarder. Ce qui m'inquiète, c'est ce quidam qui a disparu dans la nature juste avant l'embuscade. Vous savez, celui avec le sac de toile...

Le maréchal des logis prend les dispositions pour ramener les cadavres. Il en fait mettre un par monture d'allègement. Les mules sont solides et elles continueront de trotter à la demande. Quant au Matignon, je décide de le faire monter à côté de moi. Brunet n'est pas très chaud, mais j'insiste. Le policier fait passer le cabriolet de manière à ce que l'entrave soit

sur le ventre du prisonnier et non dans le dos. Il y rajoute une paire de menottes de police à clés. Ensuite il récupère le cabriolet des militaires pour entraver les chevilles du prisonnier et le relier à la voiture par l'un des anneaux destinés à accrocher les sangles d'amarrage des fardeaux.

- Te voilà bien pris. Mais tu aurais mérité de voyager comme tes complices. »

Nous repartons, l'œil aux aguets, échaudés par l'expérience. D'abord visiblement intéressé par l'étude des moyens d'évasion possible, le Matignon a fini par se résigner, en apparence en tout cas. Je tente bien d'engager la conversation mais à part une phrase en français par laquelle il me signifie qu'il ne veut rien avoir de commun avec moi, ses autres réponses ont lieu en créole et d'après ce que je comprends de ses propos, il ne s'agit pas de gentillesse. Il doit y avoir un éventail d'insultes puisqu'une fois Brunet se retourne et lui dit en français que s'il n'arrête pas ses propos il lui loge une balle dans la tête pour prétendre ensuite qu'il a tenté de s'évader. La menace porte.

Cela ne fait pas mes affaires, parce que j'aurais bien aimé m'entretenir avec cet étrange criminel.

Il semblerait bien que cette embuscade de Petit-Bourg était la seule ourdie sur notre passage puisque rien ne se passe plus jusqu'à notre arrivée à une autre allée de palmistes un peu avant la ville de Capesterre. Une allée un peu plus encombrée mais où les gens nous ont fait place avec beaucoup de gentillesse.



Une allée un peu plus encombrée...

L'échauffourée de ce matin nous a effectivement retardés. Brunet et le maréchal des logis confèrent pour conclure qu'il ne serait pas sage de tenter d'arriver à Basse-Terre aujourd'hui.

- Il nous faudrait entamer la montée du col de Gourbeyre au coucher du soleil pour redescendre en pleine nuit sur Basse-Terre par une route sinueuse. » Brunet me précise tout ceci que j'avais pourtant bien compris en écoutant sa discussion avec le sous-officier.

Nous décidons donc de faire halte à Capesterre. Nous y trouverons le vivre et le couvert à la Compagnie de Marche du Régiment d'infanterie coloniale de Basse-Terre, installée à demeure dans la ville. Quant à nous deux, nous logerons à la brigade de gendarmerie puisqu'il a une lettre de mission et moi-même je suis porteur d'un ordre de route contresigné par le Gouverneur. En outre, nous mettrons le Matignon en cellule à la brigade pour la nuit.

Les gendarmes nous font un accueil charmant. Ils ne laissent paraître aucune animosité envers le policier. Ils nous proposent de se charger du convoi de notre prisonnier vers Basse-Terre.

- Nous avons déjà un transfèrement demain, ainsi vous pourriez voyager sans soucis. Il nous reste plusieurs places dans le panier à salade et l'escorte est en route pour arriver demain matin. »

Nous passons une nuit confortable au cercle militaire de la ville où la gendarmerie dispose de quelques chambres en permanence. Le souper nous a réunis Brunet, le commandant de la brigade de gendarmerie – un adjudant blanchi sous le harnais – et moi-même.

Le gendarme est originaire de Toulouse où il compte bien se retirer en fin de carrière. Il est en famille, ici en Guadeloupe, et il paraît avoir une profonde connaissance des mœurs et des gens. Notre « Matignon » se nomme en fait Tertullien Ramade. Il est de Morne à l'Eau où se tient sa famille dont quelques autres membres sont installés à Pointe à Pître. Cette famille a déjà manifesté contre l'immigration d'ouvriers agricoles venant des Indes.

- Mais si cette attaque d'aujourd'hui n'a pas été lancée au hasard, elle peut avoir deux cibles : soit l'Inspecteur Brunet compte tenu de sa mission actuelle de surveillance des mouvements insurrectionnels, soit vous-même M. de Berdeilhe parce que vous aurez pour tâche de participer à la mise en place du Cadastre dans l'île, ce que refusent les propriétaires. Je dois dire que le cadastre ne dérange pas que les propriétaires, mais aussi les géomètres arpenteurs qui ont parfois des façons de procéder à la limite de la forfaiture. Bon, ici ils ne prêtent pas serment auprès du Gouverneur mais ils n'en devraient pas moins être les garants de la justesse de l'arpentage pour des raisons d'équité. »

Décidément, plus j'avance vers ma destination et plus je me dis que la Guadeloupe est une île étrange. J'avais entendu parler de la Corse, mais il semble bien que le syndrome du particularisme touche toutes les îles.

*

* *

Lorsque nous repartons le lendemain, hommes et animaux sont reposés. Nous avons laissé comme convenu cadavres et prisonnier à Capesterre. J'ai eu droit à quelques commentaires sur les dommages que j'ai infligés avec le LeMat. Les balles de 42 ont fait effet. Mais le plus impressionnant a été le coup de fusil de Brunet.

- Vous lui avez haché le groin, à ce porc », a remarqué le maréchal des logis.

- Chevrotines. Mon canon de Saint Étienne est fort épais au tonnerre et je peux donc charger mes cartouches presque comme du calibre 10. En ce qui concerne la charge de plomb, je mets neuf grains de double zéro. Dans les douilles en carton rouge, les neuf grains sont reliés par du crin de pêche fort. Dans les autres douilles, les neuf grains sont libres. À courte

distance, cela laisse pensif. À plus longue distance, les grains liés font comme une grosse balle. J'ai découvert que l'on tresse maintenant du fin câblot d'acier. C'est si résistant que les grains le font trancher dans la viande comme un fil à beurre et cela brise les os en hachis à courte distance. Les blessures sont presque toujours mortelles ; au bout de quelques jours si ce n'est pas sur le coup.

Mais heureusement que notre géomètre sait tirer aussi bien que viser. Cela nous a bien aidés, nous les professionnels de l'usage des armes. »

J'explique mon passé de militaire. Du coup, le sous-officier se fait plus amène et m'appelle désormais « Mon Lieutenant ».

La montée vers le col de Gourbeyre met les animaux en nage. Les mouches viennent nous tourmenter encore plus qu'à l'ordinaire. L'odeur de sueur des chevaux couvre la senteur des fleurs. Assis sur ma banquette j'ai tout loisir de chasser les insectes volants avec mon plumet chasse-mouches. Au sortir de la forêt que traverse la route, au col lui-même qui s'étend au milieu d'une large prairie, le vent nous apporte rafraîchissement et nous débarrasse des mouches pour un temps. Nous redescendons et le travail est maintenant de retenir les animaux, montures, mules de bât et chevaux de trait. Les patins de bois dur des freins crissent sur les cerclages de fer des roues des voitures. Nous rentrons dans le sous-bois qui couvre à nouveau la route. Et puis la voie sinueuse reprend l'horizontale. Peu à peu elle devient moins torturée et nous débouchons enfin sur l'entrée de la ville de Basse-Terre.

C'est plus petit que Pointe à Pître mais les maisons semblent plus cossues. Avant de rejoindre le Champ d'Arbaud cette place où se dresse le palais du gouvernement, nous empruntons une rue assez large aux maisons cossues qui rappelle un peu la Rue Bébien.



*Nous empruntons une rue assez large aux maisons cossues,
une artère qui rappelle un peu la Rue Bébien.,*

C'est la fin de matinée mais on ne voit dans les rues que quelques dames avec des ombrelles. Où sont donc passés les portefaix et autres factotums de Pointe à Pître ? L'escorte

militaire nous a laissés à l'entrée de Basse-Terre pour rejoindre le fort Richepanse qui domine le port. L'autre voiture civile de notre convoi est descendue vers les installations portuaires et les voyageurs nous ont fait de grands signes d'au-revoir. En fait, nous ne les avons pas côtoyés. Lors de l'échauffourée de Petit-Bourg, ils ont eu peur mais notre intervention nous a valu une certaine gratitude de leur part. Lors de l'étape d'hier soir à Capesterre, ils se sont logés à l'auberge du port une fois leur équipage mis à l'abri. Brunet m'a expliqué que Capesterre a été un gros port de débarquement d'esclaves jusqu'à l'abolition. Les « encanteurs » y faisaient aussi florès et dans le décours de ces activités l'hôtellerie et la restauration s'y sont développées. Avec la fin de la traite, le flux de commerce a chu. Les affaires sont en baisse et je gage que nos compagnons de voyage ont été bien accueillis.

Nous débouchons enfin au bas du Champ d'Arbaud. Un grand bâtiment domine le milieu du côté haut de cette place gigantesque.



Un grand bâtiment domine le centre du côté haut de cette place gigantesque.

Ce bâtiment est flanqué de part et d'autre de deux autres. Celui de droite quand on regarde vers le palais est aussi un bâtiment de bois à étage tandis que l'autre est de plain pied. Les trois bâtisses reposent chacune sur un soubassement en dur et l'on monte aux galeries qui en font le tour par des escaliers en bois sans rampes. Pour le moment, je remarque plusieurs messieurs en vestes sombres et pantalons clairs, portant ombrelles, qui se dirigent vers les bâtiments en traversant la place aux herbes hautes par des sentiers visiblement battus. Ces messieurs me semblent des fonctionnaires qui regagnent leur travail après une pause.

- Ces édifices ne sont que les bureaux des différents services du Gouverneur. Lui-même loge et travaille à la Résidence laquelle se situe en dehors de la ville en montant vers Matouba. Le site est bien ventilé et le palais est construit au milieu d'une aire de prairies agréables et faciles à surveiller. On ne se rend que rarement chez le Gouverneur. Plusieurs

fois par semaine, il tient audience au Palais du Champ d'Arbaud. La salle d'audience se trouve dans le bâtiment central, avec les bureaux des grands services de l'administration. Le service du cadastre se trouve avec les services techniques du service vicinal, des ponts et routes, et autres services du même genre dans le bâtiment de droite, et c'est là que je vais vous conduire. »

Lorsque la voiture s'arrête, approche un voiturier. C'est l'agent de la Direction des travaux qui doit récupérer l'équipage. Il contrôle rapidement l'état de la bête et du véhicule, prend l'ordre de sortie que lui tend le policier avec les justificatifs d'exemption de péage pour la gabarre. En échange, il lui remet un bon de réintégration de matériel et bétail dûment signé.

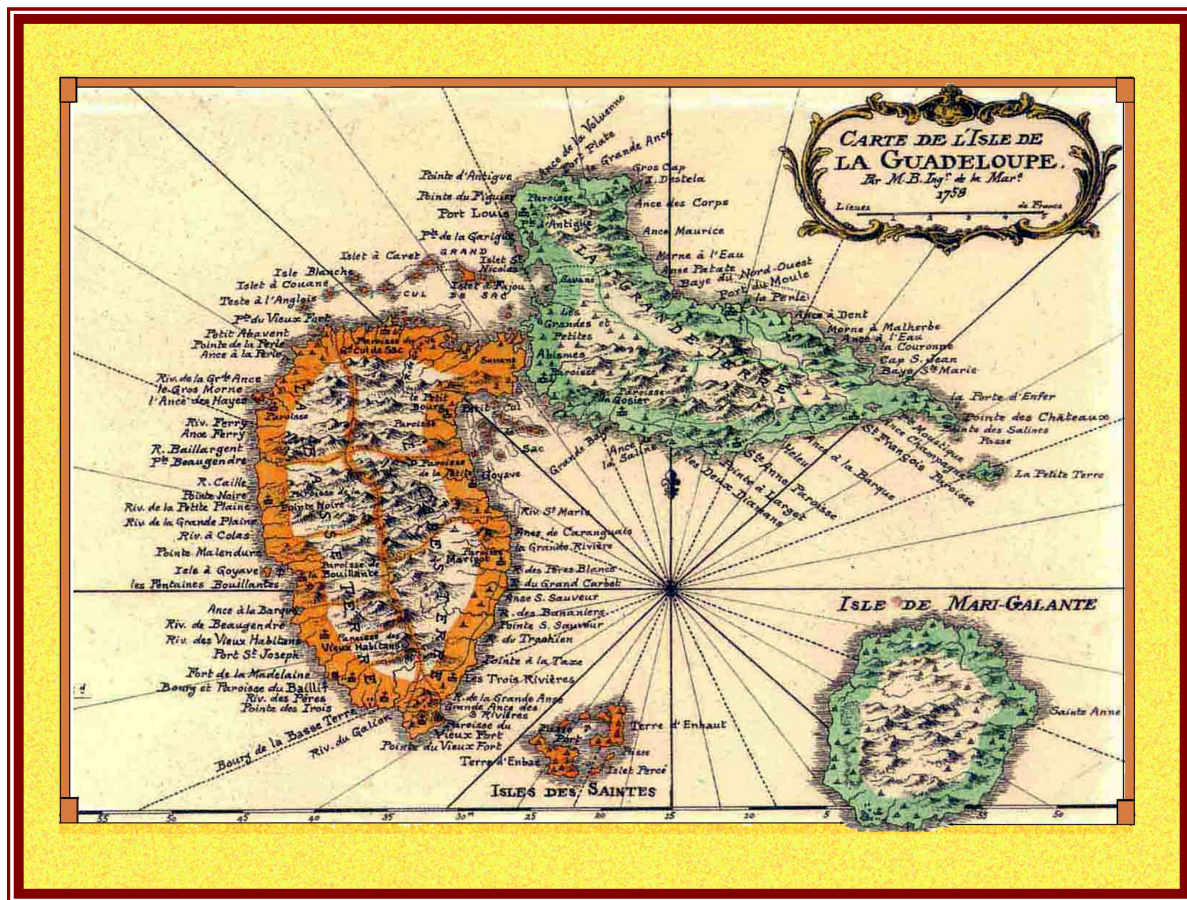
- Ah la paperasse ! » fait Brunet tandis que l'homme disparaît aux rênes de la voiture.

Nous gravissons les marches de l'escalier de bois qui conduit à la véranda sur laquelle donnent les portes-fenêtres des bureaux du rez-de-chaussée.

*

* *

Le bureau de Bertrand de La Roncière ne ressemble en rien à ce à quoi je m'attendais. En effet pour moi un responsable d'un service comme celui du Cadastre doit avoir dans son bureau autre chose que des herbiers et de planches de botanique. J'aperçois bien une carte de la Guadeloupe mais elle me paraît des plus périmées. Elle doit dater de la fin du siècle dernier si j'en juge au style de dessin.



En regardant la cartouche, je note que mon impression était la bonne et que la carte a été établie en 1758. Rien de surprenant, donc à ce que nombre des localités que nous avons traversées n'y soient pas portées ou alors avec des noms fort différents.

M. de La Roncière est en train de ranger des feuilles de notes, semble-t-il, sur une table de décharge au moment où son assistant nous introduit dans le bureau. Il nous tourne le dos. Il termine ce qu'il est en train de faire avant de s'intéresser à nous. Après nous avoir fait asseoir Brunet et moi, il tire un cordon de sonnette. Il fait le tour de son bureau et vient nous serrer la main. Il donne l'accolade à Brunet et s'installe confortablement dans un fauteuil canné en mahogany. Nos sièges ne sont pas très confortables, à la différence du sien.

Sans doute alerté par le coup de sonnette, un domestique apporte un plateau en argent avec une aiguière et trois mazagrans. L'aiguière est en cristal de Saint-Louis et les mazagrans sont manifestement des bleus de four de Limoges. Avec leur décor doré à l'or fin, ils me rappellent la vaisselle de ma famille et un peu de nostalgie monte en moi. Le factotum nous verse le sacro saint jus de canne rafraîchissant.

- Profitons-en, nous sommes en saison de presse et on trouve du jus de canne. Après il nous faudra nous contenter de jus de fruits ou de planteur, si on tient à se pulvériser le foie. Non que le rhum soit en soi un tord boyau, mais comme il fait souvent soif sous les tropiques, si on se désaltère au planteur on a tôt fait de devenir alcoolique. Et il existe ici suffisamment de cause d'atteintes au foie sans y rajouter ce que l'on peut maîtriser. »

La Roncière ne m'a toujours pas adressé la parole en particulier et je le laisse parler. Je me demande de plus en plus où je suis tombé. Il s'adresse à Brunet :

- Albert, tu as fini par m'amener le fameux *ereter*.

- Pas sans mal, mon cher. Tu avais raison, « ils » nous attendaient avant petit bourg. Tu sais l'allée de palmistes...

- Je sais, je sais. On m'a dit. » Il se tourne vers moi « Vous avez le théodolite redoutable, Pierre-Hubert. Je crains fort que cela ne soit utile ici dans nos activités. Vous devez vous poser bien des questions au sujet de votre travail ici. Et moi, je biche. À moins que l'inspecteur Brunet ne vous ait mis au courant du dessous des cartes ?

- Non pas. J'ai bien rencontré M. Henri de Poyen...

- Qui vous a dit que je m'occupe davantage des mes herbiers que du parcellaire cadastral de la Basse-Terre...

- Certes. À Paris, au ministère on m'a précisé que je prendrais mes ordres ici.

- Vous avez rencontré les représentants de la Direction des travaux et le colonel Dugommier. Sachez que tout ceci était prévu et que les blancs pays nous ont facilité la tâche en vous mettant le grappin dessus. Il nous a suffi de mettre le toueur en panne pour justifier la prolongation de votre séjour Rue Bébian. Il a fallu ruser mais nous avons eu de la chance et les Linières sont revenus de Vernou au moment idéal pour nous. Et là, nous ne sommes pour rien dans ce coup de chance. Ceci étant, vous êtes menacé, comme Albert, d'ailleurs et comme notre chef M. Bernard de Richemond. La décision de cadastrer les colonies est une erreur dans l'état actuel des choses. Elles ne sont pas la France et si on veut les conserver, il faut que les Français qui y vivent ne soient pas imposés comme ceux qui se prélassent en France. La mise en place de l'allivrement ne s'impose pas encore. C'est mon avis et de plus en plus celui qui prime au ministère de la Marine et des Colonies.

On sait bien que l'Empereur tient à remplir les caisses du Trésor parce qu'il a des impératifs en matière de politique étrangère. Et la politique étrangère ne peut se conduire qu'avec des moyens militaires puissants qui coûtent cher en investissement mais qui sont aussi fort rentables dans le long terme. Ce sont là les aléas et les finesses de la politique. Et pour nous, fonctionnaires, ce sont des sujets dont il est bon que nous ayons conscience mais qui ne nous regardent pas. Nous sommes aux ordres de notre hiérarchie comme vous avez appris que les forces armées sont aux ordres de l'Empereur.

- Aux ordres du gouvernement légalement en place, Monsieur. Car si cet Empire devait subir le sort du précédent, j'espère que les militaires et les fonctionnaires qui auront

servi l'Empereur actuel ne seront pas considérés comme des félons ou jugés coupables de forfaiture.

- À part ceux qui auront pris parti politique, il n'est pas d'exemple qu'un nouveau régime ne conserve pas les fonctionnaires qui ont servi le précédent. Bon mais tout ceci ne nous concerne pas, ce qui nous concerne, c'est bien l'établissement d'un parcellaire cadastral pour la Guadeloupe. Vous n'avez pas d'alter ego en Grande Terre. Le saviez-vous ?

- Non, mais je comprends mieux que ce soit le surprenant M. Nouy ou le représentant alcoolisé du Directeur des travaux qui m'aient accueillis à Pointe à Pître.

- Et si vous n'avez pas d'alter ego là-bas, c'est qu'il n'est pas utile qu'il y en ait un. Puisque là-bas comme ici, il n'est plus question de mettre en place un cadastre.

- Pardon ?

- Vous m'avez bien entendu. Je sais que vous avez observé la carte que j'ai affichée au mur. Qui n'a d'autre valeur que décorative. C'est là le premier souci de l'administration, il faut réaliser une cartographie plus exacte de la Guadeloupe. Les militaires en ont besoin. La gendarmerie aussi. Les marins ont des cartes d'atterrissage qui sont de plus en plus obsolètes à cause des nouvelles installations qui fleurissent auprès des sucreries ou des plantations de banane et de café. Les ports de Pointe à Pître et Basse-Terre s'étendent et les quais s'adaptent à la navigation à vapeur. Plus vite que notre marine, d'ailleurs.

Le principe actuel est de borner les propriétés et d'en métrer la superficie. Il n'est plus question pour le moment d'aller plus loin ni de mettre en place l'allivrement. Pour le moment, j'insiste. Mais ceci, les propriétaires l'ignorent. Tant qu'ils penseront que c'est notre projet, ils ne chercheront pas à en savoir plus sur notre mission réelle qui est aussi d'apporter notre concours au maintien de la paix publique dans l'île. Et donc de fournir de la cartographie et des renseignements à la police et à la gendarmerie. En fait, nous faisons ce que font actuellement les Anglais en Afghanistan, cette province de l'Inde que leurs cartographes parcourent en tous sens. Et ces cartographes sont en fait des agents de l'intelligence britannique qui prennent leur part au Grand Jeu, cette lutte de Londres contre l'Empire Russe. Ici, nous sommes plus modestes parce que nos intérêts sont plus locaux. Encore que, souvenons-nous que c'est Delgrès qui a fini par bouter les Anglais hors d'ici. Ces *godons* nous avaient volé notre île. Or ils ont des partisans parmi les blancs d'ici, même si ce n'est pas le cas des planteurs en raison de l'interventionnisme de la Couronne en matière d'abolition de l'esclavage. N'oublions pas que nous avons eu une affaire l'année dernière où Londres nous a accusés de traite des nègres déguisée. Il y a même eu un bateau bloqué au Portugal et l'Empereur a chargé l'un de ses proches d'une enquête.

Nous avons aussi, grâce à nos déplacements vers l'intérieur des terres, des renseignements sur la population existante loin des bourgs et villes. En parlant avec les gens que nous rencontrons, nous pouvons informer les services du fisc sur la façon dont les employeurs se plient au décret Husson. Je vous rappelle que ce texte d'il y a deux ans régleme dans les moindres détails la stricte application du système de surveillance de la population par l'obligation de contracter un engagement de travail. Ainsi, si nous rencontrons des gens qui n'ont pas d'employeur, nous les rappelons à la loi qu'ils ignorent en général complètement et s'ils ont un employeur, nous rappelons à celui-ci ses obligations en matière de déclaration de ses employés et ouvriers aux divers services concernés. Ceci a pour but de mieux connaître la population réelle de l'île et les lieux d'habitation. Vous découvrirez en pénétrant l'intérieur de l'île qu'il est des gens que l'on ne rencontre jamais si l'on ne fait pas l'effort de les chercher. Et pourtant, l'île est minuscule.

- Mais à quoi vont donc servir mes connaissances de géomètre du cadastre ? Et mon matériel ?

- Avec vos appareils d'optique et de mesures, vous établirez des portions de cartes qu'il faudra ensuite raccorder pour faire œuvre de géographe ; et avec vos outils...

inhabituels, vous vous assurerez une certaine sécurité. Vous aurez une équipe constituée d'un muletier et d'un assistant. Il s'agit d'un fils d'affranchi qui sait lire et écrire et sait aussi mettre en œuvre les appareils usuels. Il est astucieux et vous l'instruisez sans aucun souci sur l'emploi et l'utilisation de vos appareils modernes. Quant à vos autres outils un peu particuliers, je ne sais pas s'il en a déjà utilisé. Votre venue va modifier son rythme de vie. Il est plutôt libre de ses mouvements, pour le moment.

- Mais nous n'allons pas parcourir le pays à pied. Il nous faut des chevaux pour nous déplacer. Il nous en faut trois dont un pour le muletier. La mule ne doit servir qu'à porter le matériel et les bagages. Il nous faut du matériel de campement, parce que nous serons sûrement amenés à passer plusieurs jours d'affilée en forêt ou en montagne.

- Rassurez-vous, je vais vous faire conduire à notre dépôt où vous ferez un inventaire et vous aurez tout loisir de commander des compléments. Mais d'abord, il va falloir vous trouver une résidence. Nous y avons pensé et vous pourrez visiter plusieurs logements qui attendent votre choix. Avez-vous des questions ?

- Oui. Il semble que vous soyez très lié avec Monsieur l'Inspecteur.

- Nous nous tutoyons et nous donnons l'accolade, c'est cela ? Rassurez-vous, il n'y a rien de turpide en cela. Nous sommes de la même loge maçonnique, c'est tout. Et si nous n'avons pas « tiré la couverture » en votre présence, c'est que nous savons que votre tradition familiale vous a initié à des voies autres que celles de la franc-maçonnerie mais qui partagent avec elle beaucoup de rites et de principes. Que vous soyez un adepte de la « chimie artisanale » est à nos yeux une garantie de sérieux et de discrétion. À propos : le Commandant Campion m'a fait savoir par sémaphore que le rapport sur les joints élastiques de culasse des nouveaux mousquetons est parti par courrier vers la France. Comme le courrier voyage sur un vapeur à destination de La Rochelle, on peut gager qu'il sera à Châtellerault dans moins d'un mois. Vous comprenez bien que la part que vous avez prise à cette modification nous a confirmé que vous êtes bien l'homme qu'il nous faut. Je n'ai rien à faire d'un arpenteur ordinaire, même s'il est qualifié en droit cadastral. Il me faut quelqu'un inventif et qui sache réagir à l'inattendu et à l'imprévu. C'est-à-dire au probable.

Si vous voulez savoir comment nous sommes au courant de vos activités armurières pendant la traversée, je vous rappelle que le Commandant de Linières était à bord. Et malgré son appartenance à la famille de Linières, il fait partie de ceux qui savent, au sujet des décisions relatives au cadastre de l'île.¹ Lui aussi est une des rares personnes de confiance qui savent que nous menons une autre mission, discrète, que celle de l'établissement d'un plan cadastral. »

Mon « assistant » est un « chabin doré » c'est-à-dire un mulâtre aux yeux clairs aux cheveux crépus mais d'un blond vénitien. Il respire la joie de vivre et serre avec empressement la main que je lui tends.

- Je vous présente Timothée Tâcheron votre assistant. Il est rémunéré par l'administration du Trésor comme ouvrier de l'État. Tim, je te présente ton nouveau maître, pardon, ton nouveau chef, le Baron de Berdeille.

L'homme s'incline devant moi en reculant un peu. « Monsieur le Baron »... Je lève un sourcil et lui réponds :

- Laissez tomber le Baron. Appelez-moi simplement Monsieur et je ferai de même pour vous.

- Vous n'allez pas m'appeler Monsieur et me dire vous !

¹ En fait, ce n'est qu'en 1970 que le cadastre sera mis en place en Guadeloupe. Lorsque j'y vivais jusqu'en 1969, mes cousins planteurs étaient soucieux de l'impact que cette mesure annoncée allait apporter à leur mode d'exercice de la propriété foncière. Certains, pourtant, attendaient cette mesure pour voir leurs impôts fonciers ramenés à une juste valeur.

- Je ne vais pas vous appeler Madame ou Mademoiselle, vous n'en avez pas les appâts caractéristiques. Quant au vouvoiement, il me semble une bonne façon de s'adresser aux gens avant que de les mieux connaître.

- Voilà que vous parlez comme un Baron ! » Il a un rire communicatif.

- Eh bien ! Si vous savez comment parlent les Barons, c'est que vous en avez déjà rencontrés.

- On ne manque pas ici de gens qui portent des titres. Mais en général ils sont « aristocrates ».

Je décide de saisir l'occasion, en cette troisième fois qu'une personne non blanche emploie devant moi ce terme d'« aristocrate » en un sens qui m'échappe, pour demander au locuteur ce qu'il entend par ce terme.

- Cela veut dire « les blancs qui n'aiment pas les nègres ». Et les mulâtres qui n'aiment pas les gens plus noirs qu'eux, on les appelle des « aristocrates sales ».

Je ne dis rien mais je comprends mieux. Il semble qu'une réputation de non discriminateur me précède ou me suive. Je pense que cela est à manier avec précaution. Quant à l'assimilation entre les aristocrates et les racistes, elle ne plaide pas en faveur de la noblesse locale.

Je prends congé de M. de La Roncière pour suivre Timothée. Il est convenu qu'une fois installé dans mon logement je revienne au bureau pour prendre possession du mien et commencer mon travail.

Je visite plusieurs logements tous fort propres et tenus par des logeuses à l'âge canonique. Les loyers sont corrects mais les emplacements des maisons ne sont pas équivalents. Je finis par jeter mon dévolu sur un appartement qui tient tout un étage d'une maison et donne sur la place du Champ d'Arbaud. L'avantage est que même s'il est loin de la mer il ne donne pas sur une rue mais bien sur une zone verte où je ne serai réveillé ni par les cris des charretiers ni par le bruit des roues cerclées de fer sur les pavés. En outre, je ne suis qu'à moins de cinq minutes de marche de mon bureau au palais. Je n'ai donc pas besoin de prendre de fiacre ni de loger une monture. La seule chose est que je vais changer la serrure en bois pour la remplacer par une moderne, en fer avec une clé. Ma malle cabine fait une penderie qui complète celle de l'armoire meublant ma chambre. J'amarre la caisse forte de mon matériel avec une chaîne à cadenas du dernier modèle de chez MM. Gastine et Rénette, armuriers à Paris.

Personne ne se promène en ville armé de façon apparente. Aussi mets-je mon LeMat dans mon cartable et glissé-je mon petit hammerless dans la poche de ma veste. Timothée qui m'a accompagné dans mes recherches m'a fait livrer mes malles lorsque j'ai eu fait mon choix, puis est reparti m'attendre au bureau.

La Roncière note mon adresse et me signe un bon de logement qui vaut bail et caution vis-à-vis de ma logeuse. Je comprends alors pourquoi les gens tiennent tant à loger des fonctionnaires. Les loyers sont payés de toute façon rubis sur l'ongle. Ma logeuse est veuve d'un employé de commerce et elle m'a proposé de faire faire le ménage chez moi par sa bonne qui pourra aussi se charger de ma lessive. Il ne m'en coûtera qu'un franc de plus par trimestre. J'ai accepté avec une joie que j'ai eu soin de dissimuler. J'ai déjà donné à laver un sac de linge.

Mon chef de service me conduit ensuite au bureau des géomètres où je suis le seul géomètre pour le moment. Ce bureau se compose en fait de plusieurs pièces. L'une destinée à l'administration avec des classeurs et des armoires à archives, l'autre est une salle de dessin avec les tables et les outils. Enfin une dernière salle à forte serrure est un magasin à matériel d'optique et de mesures. Le matériel est ancien mais a l'air en bon état. Il y a même des outils complémentaires comme des faux, un croissant d'élagueur, des marteaux et massettes pour enfoncer les piquets de stations et de repérage. J'aperçois aussi une tente et ses fardeaux de

mâts et de piquets. Il s'agit de matériel de campement du dernier cri, en coton et à double toit, avec des tendeurs en coton à ridoirs glissières. Le tapis de sol est en forte toile de lin ciré. J'aperçois deux réchauds à pétrole eux aussi à la pointe du progrès, de marque Primus, ce qu'on trouve de mieux sur le marché. Il y a là de quoi loger quatre personnes sans être à l'étroit. Ce matériel de qualité est manufacturé en Amérique du Nord ce qui explique l'emploi du coton comme toile de tente. Décidément, pour un service appelé à ne pas exister dans l'immédiat, on peut dire que le cadastre de Guadeloupe dispose de matériel.

Ensuite, Timothée me conduit à l'écurie. Elle se situe dans un autre bâtiment qui donne sur un terrain herbu. Elle est bien conçue et se trouve dans le même cantonnement que l'écurie des gendarmes et celle des militaires. On y trouve aussi les animaux du charroi du gouvernement. Notre palefrenier ne semble pas surchargé de besogne. Il n'est même pas présent. Cela ne semble pas torturer Timothée.

- Il est sûrement en train de revenir de chez le maréchal. Celui-ci a son atelier un peu à l'écart pour réduire les risques d'incendie. À cause de la forge. »

Effectivement, nous voyons déboucher un homme tenant à la longe trois chevaux de monte qui marchent tête basse. Lorsqu'il aperçoit Timothée, le palefrenier comprend à l'évidence qui je suis. Il passe un peu à l'écart et fait entrer les animaux chacun dans sa stalle. Cela lui prend un peu de temps parce qu'il doit pour ce faire commencer par les entraver séparément dans l'avant stalle. Ensuite il revient vers moi. Il se décoiffe et tourne son chapeau de paille entre ses mains, devant son ventre. Timothée me présente donc Martial Panavant.

Je passe l'inspection des lieux et des animaux. Quelques remarques, mais je suis dans l'ensemble satisfait. Il n'y a que lorsque je m'approche de la mule que Martial intervient.

- Laissez-moi vous présenter, sinon elle peut "faire colère". » Il entre dans la stalle, flatte l'animal à l'encolure et lui parle en créole à voix basse. La mule tourne la tête vers moi et me regarde longuement avant de souffler par les naseaux en hochant la tête deux ou trois fois. Elle redresse les oreilles qu'elle avait couchées au début de son examen. Je m'approche de la porte ouverte de la stalle et elle efface l'arrière train pour me laisser entrer. Je tends la main vers son encolure et elle accepte la caresse... C'est bon, me voilà adopté, apparemment. Adopté par mes subordonnés et surtout par la mule, décidément l'avenir s'éclaire.

Je m'enquiers des lieux de logement de mes deux acolytes. Ils sont avec leurs familles dans des cases proches d'ici sur la route de Saint-Claude et Matouba. Je leur donne rendez-vous pour le lendemain à sept heures ce qui ne paraît pas les troubler. C'est l'heure habituelle de prise de service pour les fonctionnaires des services techniques. Ensuite je remonte vers mon bureau accompagné de Timothée. Nous agençons les choses comme je le veux. Rien au mur qui puisse donner d'indications sur ce que sera notre travail. Et surtout qui puisse laisser planer un doute sur le fait que mes activités de l'avenir proche auront pour but de préparer la réalisation du parcellaire cadastral. Nous sommes en train de finir quand le domestique de M. de La Roncière vient m'informer de ce que le Directeur me demande.

- M. de Richemond va vous recevoir. Il m'a fait mander de vous accompagner dans son bureau. »